

— Vous avez raison, Jeanne.
 — Me promettez-vous de vaincre votre antipathie inexcusable pour votre cousine ?
 — J'essaierai.
 — Je veux plus, il faudra que vous l'aimiez.
 — Oh ! cela jamais, Jeanne, jamais !

— Ne l'affirmez pas si vite, le temps vient à bout de choses que l'on croyait irréalisables ! Tenez, moi je me la figure charmante, avec des grands yeux de saphir d'un bleu humide, un front d'enfant ; une bouche grave ; elle viendra timidement à vous, et votre devoir sera de l'enhardir et de la consoler. Oh ! nous serons trois pour cela ; vous, la comtesse et moi ! C'est bien entendu, n'est-ce pas ?

— J'essaierai, oui, j'essaierai, Jeanne ; si j'échoue dans cette tentative, soyez certaine qu'il n'y aura pas de ma faute.

— Je suis contente de vous, mon frère... Et maintenant que votre crainte est calmée, ne restez pas au bord de cet étang, autour duquel il semble qu'errent des songeries dangereuses, comme on voit les *Lavandières du Minuit* se dresser autour des doués brillants sous la clarté de la lune... Quittons l'ombre de ces vieux saules, venez en plein soleil, votre âme se dilatera mieux.

Le comte jeta un long regard, puis il suivit Jeanne. Au sommet de la grande allée du parc, il trouva la comtesse de Civray.

— Jeanne, dit la comtesse, c'est donc aujourd'hui comme au temps de la première enfance ; pour retrouver ce rêveur, il faut donc t'envoyer le chercher ?

— Jeanne est notre bon ange, ma mère, ne l'oublions jamais.

— A qui le dis-tu ! s'écria la comtesse. Aussi, qu'elle se rassure ; Cécile ne prendra jamais sa place !

Le comte Henri saisit la main de sa mère et y colla ses lèvres avec le sentiment d'une reconnaissante fervente.

CHAPITRE III

L'ORPHELIN

Huit jours après, une jeune fille en grand deuil, accompagnée d'une femme de charge d'un âge mur, gravissait le perron du château de Civray. Tout, dans cette jeune fille, respirait la douceur, le charme, la grâce. En la voyant, on se sentait pris du désir de l'aimer. Elle était grande pour son âge, svelte ; quelque chose de timide, presque de douloureux, l'inclinait parfois vers la terre, comme si elle y cherchait la trace de pas qu'elle ne devait plus jamais suivre. Son regard, d'une pureté profonde, gardait la transparence des lacs cachés dans les glaciers et qui reflètent le ciel de plus près.

La femme de charge qui la suivait paraissait âgée de soixante ans. Ramassée dans sa taille, sa grosse tête entrant presque dans des épaules mal coupées, lourde et commune, Mme Rose rachetait ces défauts physiques par un dévouement à toute épreuve, une de ces bontés persistantes que rien ne lasse et décourage. Elle avait vu naître Cécile, et, depuis la mort de Mme de Saint-Rieul, Cécile lui semblait doublement à elle. Mme Rose ne venait point sans appréhensions au château de Civray, où l'orpheline se laissait docilement conduire.

La femme de charge redoutait qu'on la séparât trop de son enfant. Mme de Civray ne pourrait avoir pour elle les bontés de Mme de Saint-Rieul. D'ailleurs, celle-ci était pauvre, et mille détails, mille souffrances éprouvées en commun rapprochaient la grande dame de Mme Rose. L'humble femme faisait partie de la famille. Jamais la mère de Cécile n'aurait consenti à se priver de sa fidèle compagne ; chez Mme de Civray tout changerait de face. Les services de Mme Rose ne seraient indispensables à personne. De plus, il se pourrait bien que l'allure vulgaire de cette créature dévouée fit tache sur le personnel du château.

Mme Rose comptait donc sur des épreuves, elle s'attendait à subir une série de coups d'épingles, à apprivoiser ou bien à avaler bon nombre de couleu-

vres ; mais elle se roidissait, dans sa tendresse pour Cécile, afin de trouver la force de tout subir sans se plaindre.

Les deux femmes avaient quitté le coche à Orléans, et, sans prévenir la famille de Civray, résolurent de faire à pied la route assez courte qui les séparait du château.

Mme de Saint-Rieul n'ayant pas de voiture, Cécile, accoutumée aux longues courses de la campagne, à la recherche des pauvres gens, à qui elle distribuait des secours, était devenue une excellente marcheuse. Il lui semblait qu'en allant à pied d'Orléans à Civray, elle prendrait tout de suite connaissance du pays et qu'elle y arriverait moins en étrangère. Habitée aux paysages hâlés du Midi, à la nudité des plantations de mûriers dépouillés par les magnanarielles, au feuillage d'un blanc pâle des oliviers, à l'ocre rouge des terrains, elle eut d'abord un peu de peine à comprendre le charme des paysages du Centre de la France. Mais bientôt la fraîcheur des bois, la limpidité des eaux, le velours des prairies lui causèrent une sensation nouvelle. Elle pensa que ces champs d'un vert tranquille, ces ombrages épais l'enveloppaient d'une sensation pleine de repos et de consolation. Au lieu des déserts de la Crau et des solitudes de la Camargue, elle vit se déployer des verdure d'oasis et des bois pleins de mystères.

— On doit être bien là pour pleurer, dit-elle à Mme Rose.

Quand Cécile et Mme Rose aperçurent le château de Civray, qu'elles reconnurent tout de suite à la description qui leur en avait été faite, elles s'arrêtèrent un moment, prises à la fois du frisson de l'inconnu.

Qu'était la comtesse de Civray ? Comment accueillerait-elle l'orpheline que lui imposait en quelque sorte, une parente mourante ?

La grille était ouverte, elles entrèrent et montèrent avec lenteur le long de l'avenue de sapins.

Le château Louis XIII disparaissait alors derrière les massifs. Elles se trouvaient seules au milieu des arbres à feuillage sombre, ralentissaient le pas à mesure qu'elles approchaient.

Au tournant de l'allée, le manoir leur apparut de nouveau. Il avait grand air avec sa façade de briques et son perron monumental.

Les hésitations de Mme de Saint-Rieul cessèrent. Autant elle avait prolongé le chemin entre les arbres sombres, autant elle hâta le pas se voyant près du but. Il lui sembla que chaque fenêtre était un œil ouvert qui la regardait, et ce regard pesait sur elle jusqu'à l'offenser.

Mme Rose, comprenant que Cécile agissait sous l'influence de la peur, tira la chaîne d'une grosse cloche dont le son retentit dans tout le château.

Au même instant accoururent un vieux jardinier occupé à greffer des rosiers, un valet qui avait servi le feu comte de Civray, et une jeune femme attachée à la personne de la comtesse.

Mais à peine la porte venait-elle de s'ouvrir devant Mme de Saint-Rieul qu'une femme s'approcha, et dit à l'orpheline :

— Permettez-moi, Mademoiselle, de vous conduire tout de suite chez madame la comtesse ; elle vous attend avec impatience, et sera très heureuse de vous voir. Soyez certaine qu'ici tout le monde vous aimera.

— Oh ! merci, merci, Mademoiselle ! dit l'orpheline en prenant une des mains de la jeune fille qui lui servait de guide. Comme vous êtes bonne de me rassurer, j'avais presque peur.

— Peur ! Madame la comtesse est un ange !

— Mais vous, Mademoiselle, qui êtes-vous ? reprit Cécile de Saint-Rieul, en s'adressant à la belle jeune fille.

— C'est Jeanne, ma sœur d'adoption, répondit un jeune homme que Cécile n'avait point entendu venir, et qui s'avancait dans le vestibule dallé de marbre.

Le comte Henri prononça ces mots si simples d'une voix presque impérative, comme si, en présentant à la nouvelle venue la protégée de sa mère, il lui imposait en même temps l'obligation de la considérer comme ayant dans la maison des droits supérieurs aux siens.

RAOUL DE NAVERY.

(A suivre)

L'OISEAU DU DÉSERT

(Suite)

— Je comprends que vous ne voulez rien de moi ! dit Martigny avec amertume ; mais du moins, M. et Mme Brissot n'auront pas les mêmes motifs pour refuser ce legs d'un compatriote qu'ils ont accueilli d'une manière si hospitalière ?

Le négociant et sa femme parurent violemment tentés ; Mme Brissot surtout rougit de plaisir et sa main, encore blanche et mignonne, s'avancait déjà pour s'emparer du diamant, quand Denison se hâta d'intervenir :

— Les mêmes motifs qui nous font repousser ce riche présent, dit-il avec froideur, existent, je pense pour mon futur beau-père et ma future belle-mère... La dignité de la famille à laquelle je vais appartenir ne lui permet pas d'accepter un don de cette importance.

— M. Richard a raison, reprit Brissot ; pardonnez-nous, mon cher Martigny ; mais cet objet précieux doit revenir à votre famille, et il y aurait quelque chose d'odieux à l'en frustrer.

— Ma famille ! encore une fois, je n'en ai pas... Ou s'il me reste quelques parents en France, je m'en soucie aussi peu qu'ils se soucient de moi.

— Mais vous devez avoir encore des amis à Paris.

— Des amis ? Je vous ai dit que j'en avais beaucoup quand j'étais riche, mais depuis... Oui, je pourrais encore trouver là-bas sur le boulevard quelques soi-disant amis pour lesquels à défaut de l'ancien "oncle d'Amérique," passé à l'état de légende, je créerais le type nouveau "d'ami d'Australie." L'un en recevant le diamant que je lui aurais légué, serait capable par reconnaissance, de donner mon nom au premier poulain de race qui naîtrait dans ses écuries. L'autre, l'offrirait inévitablement à quelque courtisane en vogue du corps de ballet ou d'un théâtre de vaudeville, ce qui lui donnerait une réputation colossale dans les quartiers Bréda et de la Madeleine. L'autre..., mais c'est assez ! J'aurai encore quelques heures, j'imagine, pour réfléchir sur le meilleur emploi à faire de ce morceau de cristal. Maintenant, de grâce, excusez-moi... je n'en puis plus."

On s'écarta respectueusement pour lui laisser la liberté de se reposer. Il resta immobile et les yeux fermés ; néanmoins, sa pensée ne paraissait pas engourdie et on eût pu l'entendre murmurer d'une voix entrecoupée.

— Tant d'efforts et de sacrifices pour arriver à combler tous les vœux de ce M. Denison... un Anglais !... un honnête homme pourtant et qui rendra heureuse cette charmante Clara."

Quelques jours plus tard, Martigny s'éteignit sans secousse, entouré des soins affectueux et des regrets de la famille Brissot, mort bien douce pour un aventurier qui s'était attendu à avoir un jour pour tombeau le sable des déserts ou le fond de l'Océan.

Peu de temps après cet événement, Richard Denison épousa Clara Brissot, dont le père et la mère, riches désormais, étaient venus habiter Melbourne. Aujourd'hui, Denison occupe un poste éminent dans l'état de Victoria, et il n'est aucun honneur, aucune élévation auxquels il ne soit en droit de prétendre.

Quant au diamant de Martigny, il fut vendu au prix de onze mille cinq cents dollars, et cette somme a été envoyée récemment à un modeste employé de Paris, chargé d'enfants et par conséquent très pauvre, que le vicomte avait connu jadis dans sa vie mondaine. C'était une bonne action ; et toute une honnête famille a béni la mémoire du donateur.

ELIE BERTHEZ.

